

Relations entre faune sauvage et éleveurs au Sahara

Le cas des Teda-Daza du massif de Termit
et de l'Ayer (est du Niger)

Jérôme Tubiana, ethnozoologue

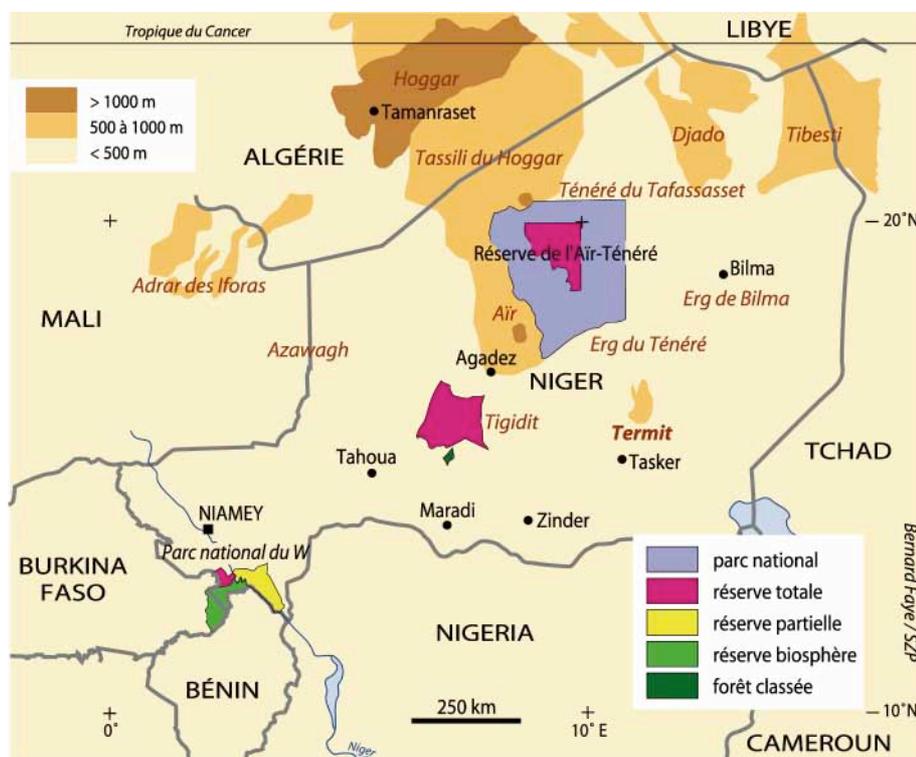
Introduction

Au sud du désert du Ténéré, le massif de Termit forme une ligne de collines rocheuses déchiquetées d'à peine 700 m de haut qui s'avance entre les dunes sur une centaine de kilomètres. Au sud commence la plaine steppique de l'Ayer (carte 1). La pluviométrie est d'environ 200 mm par an au village de Tasker, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Termit. Elle est sans doute moindre sur le massif, ce qui le place clairement dans la zone saharienne. Le massif et les dunes qui l'entourent sont l'un des derniers endroits du Sahara où la faune sauvage a provisoirement survécu à la chasse, et sans doute celui où le nombre d'espèces est le plus grand, malgré l'espace réduit et l'extrême dureté des conditions climatiques.

La protection de cette zone est en projet depuis les années 1950, mais ne s'est jamais concrétisée, essentiellement pour des raisons politiques. Cependant il est probable qu'elle se concrétisera à moyen terme, en raison d'une nouvelle impulsion favorable, dans le cadre de la convention de Bonn sur les espèces migratrices, dont un volet concerne six espèces d'antilopes et de gazelles dites saharo-sahéliennes. La mission zoologique du Muséum national d'histoire naturelle et de l'UR 136 de l'Institut de recherche pour le développement (IRD) à laquelle j'ai participé en octobre-novembre 2002 a mis en évidence la présence de trois de ces espèces (l'addax, la gazelle dama et la gazelle dorcas) dans la zone de l'étude, qui constitue l'un des derniers refuges pour deux d'entre elles (l'addax et la gazelle dama).

La zone de l'étude se trouve assez éloignée de la réserve Aïr-Ténéré, qui ne comprend en fait qu'une petite portion de la partie la plus occidentale du désert du Ténéré proprement dit. Cette aire protégée peut cependant servir d'exemple ou de contre-exemple, tout comme, au Tchad, la réserve de Wadi Rimé-Wadi Achim, créée en 1969, qui n'existe plus que sur le papier. Si la réserve Aïr-Ténéré est habitée par des

Touaregs, le peuplement humain de la réserve de Wadi Rimé-Wadi Achim est plus proche de celui du massif de Termit et de l'Ayer.



Carte 1 : Situation du massif de Termit au Niger

Données ethnographiques

La zone étudiée est caractérisée par une forte diversité du peuplement humain. Nos observations ont porté essentiellement sur les trois « groupes » rassemblés sous le nom de Teda-Daza (Arbaumont, 1989), plus connus sous le nom de Toubou (Chapelle, 1957-82, p. 5) : Teda, Daza et Azza.

La plus grande partie du massif de Termit est fréquentée par des nomades Teda venus du massif du Tibesti (au Tchad) au cours des deux derniers siècles. On retrouve ici la plupart des clans du Tibesti. A la pointe sud du massif commence le territoire des Daza, qui nomadisent sur de vastes étendues entre le Niger et le Tchad, et de leurs forgerons, les Azza. Ces derniers constituent traditionnellement une caste inférieure, de ce fait, non seulement la forge, mais aussi la totalité de l'artisanat, la musique et la chasse leur sont réservés.

Alors qu'ils fréquentaient autrefois (il y a 50 ans) le massif de Termit, notamment pour y chasser, les Azza se cantonnent aujourd'hui dans l'Ayer. La raison qu'ils en donnent (et qu'en donnent les non-forgerons) est que les Teda interdisent désormais aux Azza, au besoin par la force, de chasser dans le massif. Dans la même région nomadisent également des Arabes, venus du nord ou de l'est au cours de migrations commencées au VIII^e siècle et poursuivies jusqu'au XIX^e siècle (Tubiana, 2000a [p. 37]). Enfin, à l'ouest du massif de Termit commence le vaste domaine touareg. Termit en faisait jadis partie, jusqu'à ce que les Teda repoussent les Touaregs un peu plus à l'ouest.

De manière générale, l'habitat des Teda-Daza couvre les zones saharienne et sahélienne, essentiellement au nord du Tchad, au nord en Libye et à l'ouest au Niger. Il convient de tenir compte du fait que le massif de Termit et l'Ayer constituent la limite sud-ouest de leur vaste zone de peuplement : les populations de ces régions sont en quelque sorte « en marge » par rapport à celles du nord du Tchad, et il est difficile d'étudier ces Toubou de la « périphérie » sans se référer au centre du domaine toubou (Tubiana, 2000b).

Les Teda-Daza sont essentiellement des éleveurs de chameaux et de chèvres. Si ces activités influencent plutôt négativement la distribution de la faune sauvage, il ne s'agit pas simplement ici de déterminer l'impact des populations locales sur la faune sauvage, mais bien d'avantage de s'interroger sur la place de l'animal sauvage dans leur culture.

Méthodologie

Le travail de terrain se compose de deux phases principales :

- observations de la faune sauvage et de ses habitats avec l'aide de la population locale ;
- entretiens avec la population locale.

Les interlocuteurs appartiennent à différentes catégories, en particulier :

- représentants de l'administration ;
- chefs traditionnels ;
- chasseurs traditionnels (Azza) ; les Azza, dont la chasse était jadis l'une des principales activités (photo. 1), sont évidemment les meilleurs connaisseurs de la faune ;
- « anciens » ;
- enfants : ceux-ci sont souvent en charge de la garde du bétail, et passent ainsi beaucoup de temps en brousse, de sorte qu'ils ont souvent une bonne connaissance de la faune sauvage et des informations récentes sur sa distribution ;
- enseignants ;
- marabouts : ces religieux musulmans utilisent notamment des produits de la faune sauvage comme médicaments et pour confectionner des amulettes protectrices.

Aussi bien au cours des observations que durant les entretiens proprement dits, des questions sont posées sur :

- la distribution des différentes espèces ;
- le savoir local/traditionnel sur les différentes espèces ;
- la chasse.

En outre, l'enquête est enrichie par l'utilisation de quelques « outils » anthropologiques, utiles aussi bien à l'étude zoologique qu'à l'étude ethnozoologique :

- le lexique : les noms des différentes espèces dans les langues locales (dazaga, tedaga, arabe, tamasheq) sont relevés de manière systématique ; les forgerons–chasseurs traditionnels Azza de l'Ayer parlent dazaga, mais aussi, pour ne pas être compris par leurs maîtres, un parler particulier appelé ici *azzānga*, particulièrement riche en vocabulaire animalier ;
- la littérature orale concernant la faune sauvage ; en tout 76 contes, chansons et mythes claniques se rapportant à des animaux ont été relevés ;
- l'ensemble des pratiques et des croyances impliquant la faune sauvage est abordé ; cela comprend en particulier le domaine des interdits : tout en enquêtant sur la chasse, il importe de savoir quels animaux nos interlocuteurs peuvent tuer/manger, quels animaux ils ne peuvent pas tuer/manger, et les raisons de ces interdits : interdits religieux, islamiques ou préislamiques (Tubiana, 2000a p. 37-40), totems claniques, etc. ; cela comprend aussi des pratiques médicales, magiques ou religieuses.

Résultats

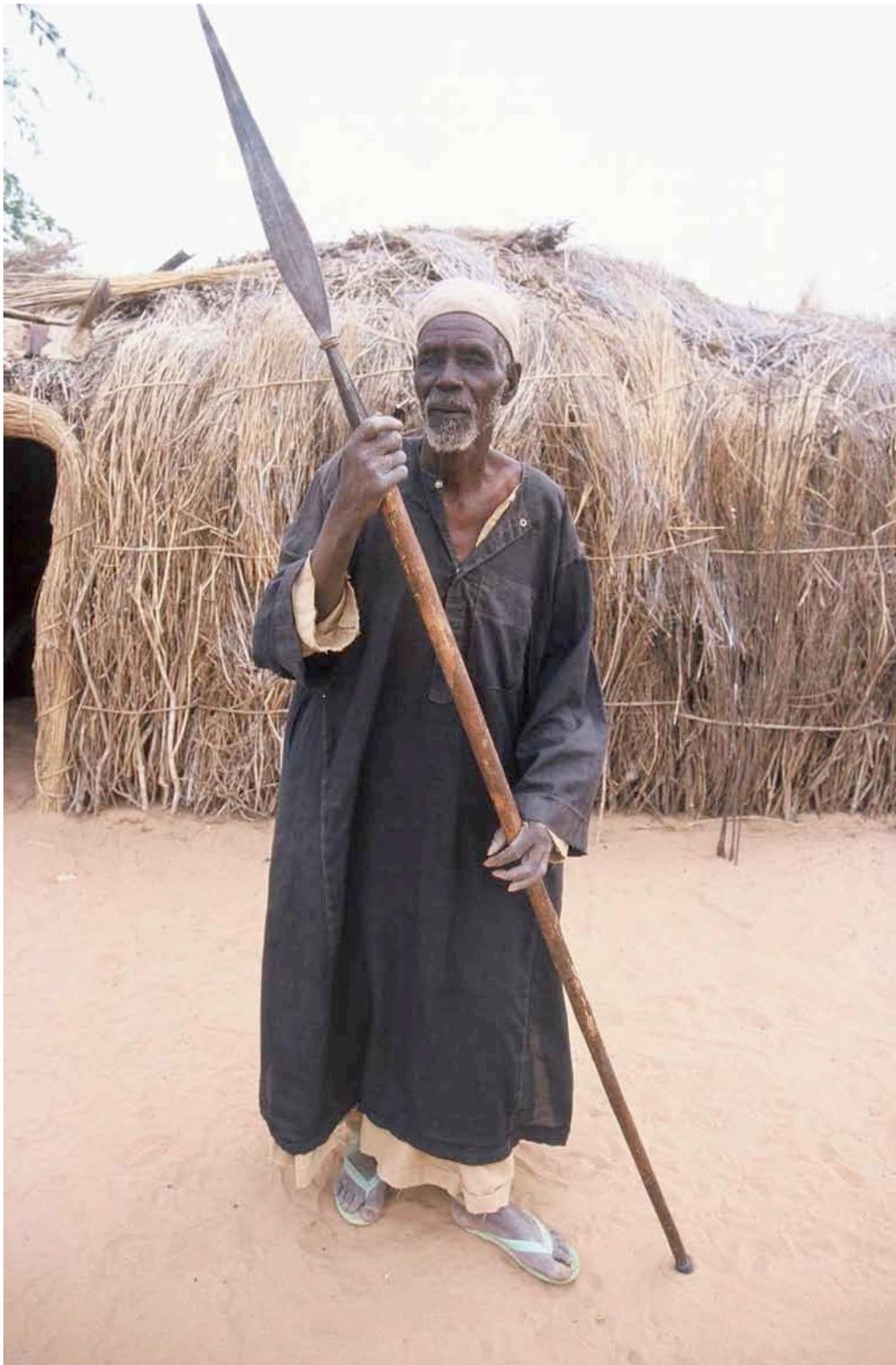
Recensement de la faune sauvage

La faune des grands mammifères, dans la zone étudiée, est caractéristique du sud du Sahara (Le Berre, 1989 ; Dragesco, 1993).

L'oryx (*Oryx dammah*), le plus grand des animaux, est probablement déjà éteint. Sur le terrain, la plupart des personnes interrogées ont dit ne pas avoir vu d'oryx depuis une vingtaine d'années. Certains ont parlé d'oryx survivant dans des zones isolées, mais soit nous n'avons pu en avoir de preuve, soit nous avons eu la preuve qu'ils confondaient l'oryx et l'autre grande antilope saharienne, l'addax.

L'addax (*Addax nasomaculatus*) a été observé à plusieurs reprises, et la survie d'une petite population qui pourrait être la plus importante population de l'espèce a été mise en évidence dans le désert du Ténéré, à proximité de Termit (Claro *et al.*, 2002). Un des plus grands problèmes auquel est confronté l'addax est la concurrence avec le bétail, qui prend les meilleurs pâturages.

Nous avons également mis en évidence la présence d'une petite population de gazelles dama (*Gazella dama*) dans le massif de Termit (Claro *et al.*, 2002). Compte tenu de nos observations au Tchad lors de la mission du SSIG (Sahelo-Saharan Interest Group) en 2001, (Wacher *et al.*, 2004), il existe sans doute de petits nombres de damas sur une bande étroite allant du Termit à la frontière tchado-soudanaise.



Photographie 1 : Vieux chasseur azza de l'Ayer
(cliché J. Tubiana, novembre 2002)

La gazelle dorcas (*Gazella dorcas*) reste relativement abondante, résistant à une chasse pourtant intensive.

Le mouflon à manchettes (*Ammotrogus lervia*) est présent dans le massif de Termit, mais de plus en plus rare, en raison de la chasse.

Parmi les carnivores, le plus commun est le chacal (*Canis aureus*), présent dans tous les milieux, suivi par le fennec (*Fennecus zerda*), présent dans les milieux sablonneux, et par deux espèces de renards de plus grande taille : le renard famélique (*Vulpes ruepelli*), dans le massif de Termit, et le renard pâle (*Vulpes pallida*), plus sahélien, dans l'Ayer. La hyène tachetée (*Crocuta crocuta*) semble avoir disparu de la zone étudiée, et la hyène rayée (*Hyæna hyæna*), plus saharienne, a presque disparu, en raison des campagnes d'empoisonnement menées par le gouvernement. Un petit nombre de guépards (*Acinonyx jubatus*) est présent. Rarement chassés, ils sont essentiellement menacés par leur manque d'adaptation à des conditions de plus en plus arides, particulièrement depuis une trentaine d'années.

Quant aux oiseaux, le plus grand, l'autruche (*Struthio camelus*) a disparu. L'outarde de Nubie (*Neotis nuba*) est présente en nombres relativement importants dans les zones steppiques. Ici comme dans d'autres zones désertiques, les outardes sont menacées par des chasseurs étrangers utilisant des faucons dressés.

Parmi les reptiles, il convient de signaler l'observation régulière de la tortue à épérons (*Geochelone sulcata*).

Impact des activités humaines

Élevage

Tous les points d'eau (puits, mares temporaires) rencontrés ont été recensés, et des informations sur d'autres points d'eau ont été recueillies lors de divers entretiens. Les puits et les mares fréquentées par les populations locales et leur bétail, et à proximité desquelles l'homme et l'animal domestique sont plus concentrés qu'ailleurs, ont évidemment un impact négatif sur la faune sauvage. La distribution des puits et les actions du gouvernement, de l'aide internationale et des ONG internationales et locales concernant le creusement de nouveaux puits et l'entretien des anciens devront être pris en compte lors de projets de restauration de la faune.

Tous les campements nomades rencontrés ont été recensés. Comme on pouvait s'y attendre, leur distribution coïncide avec celle des principaux points d'eau. Le bétail (chameaux, chèvres, ânes) a été dénombré à vue par tronçons de 5 km, les mêmes tronçons utilisés pour le recensement de la faune sauvage (Claro *et al.*, 2002). Un tel dénombrement ne peut être qu'imparfait, mais il n'est pas possible d'obtenir de données fiables à ce sujet de la part de l'administration, ni de la part des nomades eux-mêmes, et ce parce que ces derniers cachent délibérément l'importance de leurs troupeaux – ils craindraient, notamment, d'être imposés sur cette base.

Les données recueillies sur la distribution des populations et du bétail (Claro *et al.*, 2002) sont donc à utiliser avec prudence : elles ne constituent qu'un instantané noté à un moment donné et une période particulière (octobre-novembre 2002). Il va sans dire que la distribution des populations nomades et du bétail est particulièrement variable, selon les saisons et les années (pluvieuses ou non). Après la saison des pluies (juillet-août), les nomades recherchent de nouveaux pâturages, et la distribution de ceux-ci

varie d'une année sur l'autre, les précipitations étant parfois très localisées. L'Ayer et, dans une moindre mesure, la bordure ouest du massif de Termit, sont, à cette époque de l'année, relativement riches en pâturages. De nombreux chameaux sont aussi, à cette période, en déplacement en caravanes entre la zone étudiée et l'oasis de Bilma, où les nomades s'approvisionnent en dattes. En outre, il n'est pas toujours facile d'estimer la durée de vie d'un campement et la durée du séjour des animaux observés en un lieu donné, et par conséquent l'impact de l'homme et du bétail sur le milieu. Il faudrait pour cela avoir des données couvrant une année entière.

Les données montrent évidemment que le bétail, et avec lui les populations humaines, se concentrent là où se trouvent les meilleurs pâturages et les points d'eau à la période de l'étude. L'intérieur du massif et sa bordure occidentale semblent être, à cette époque, laissés à la faune sauvage, qui y est effectivement plus abondante. Ce qui n'empêche pas d'observer dans certains endroits des animaux sauvages (notamment des gazelles dorcas) à proximité immédiate du bétail.

Chasse

Les populations locales vivant essentiellement de l'élevage, la chasse n'est pas essentielle dans l'alimentation, et elle ne l'était pas tellement plus à une époque où la faune était plus abondante. La chasse n'est pratiquée que par des catégories particulières de la population.

1. Les forgerons, ou Azza. Cependant, leur culture disparaît peu à peu, tout comme la chasse traditionnelle, à cause de la disparition de la faune elle-même, mais aussi de l'évolution de la société : pour échapper à leur condition inférieure, les « forgerons-chasseurs » délaissent les activités traditionnelles et deviennent éleveurs de chameaux (Baroin, 1972, p. 2) mais aussi maîtres d'écoles, fonctionnaires, militaires, marabouts, etc.
2. Les enfants. En garde du bétail, ils chassent du petit gibier.
3. Les nomades ont très souvent des armes à feu et tentent parfois de chasser des animaux (en particulier la gazelle dorcas) rencontrés sur leur parcours.
4. Il semble que les Teda-Daza non-forgerons chassent aujourd'hui d'avantage que dans le passé, en particulier les gazelles dorcas, au moyen d'armes à feu, et se trouvent donc en concurrence avec les chasseurs traditionnels azza.
5. Les éleveurs chassent aussi, en particulier à l'aide de pièges, les prédateurs qui menacent leur bétail.
6. Les possesseurs de véhicules tout-terrain, en particulier les militaires, chassent tout gibier rencontré sur leur parcours. Les véhicules tout terrain, avec les armes à feu, sont indubitablement la première cause de la disparition des grands ongulés du Sahara.

Enquête ethnozoologique

Résultats sur le guépard et l'addax

Le guépard (*Acinonyx jubatus*)

Les entretiens avec la population locale et l'aide de locaux sur le terrain se sont avérés essentiels pour récolter des données sur la population de guépards du massif de Termit (Tubiana, 2003-2004). En une journée, l'un de nos interlocuteurs nous a ainsi conduits au site où nous avons observé les deux premiers guépards sur les trois observés au

cours de la mission, puis à deux autres sites fréquentés par le guépard, et où nous avons vu des traces récentes. L'essentiel des informations recueillies sur la distribution, l'évolution de cette distribution, et les habitudes de l'espèce provient des connaissances de la population locale. Mais paradoxalement c'est aussi une espèce pour laquelle les données ethnozoologiques sont d'un intérêt relativement faible, et ce parce que la place du guépard dans les cultures locales est peu importante. Le terme qui caractérise le mieux le sentiment des Teda-Daza par rapport au guépard est sans doute celui d'indifférence, sinon celui de mépris. Ceci est dû au fait que le caractère que les populations locales retiennent de l'animal est sa peur de l'homme : le nom même du guépard peut-être synonyme de peureux. Le guépard est un prédateur potentiel du bétail des nomades, mais il fait relativement peu de dégâts. Comme le remarque justement Dragesco-Joffé (*op. cit.*, p. 126), le guépard est le moins dangereux des prédateurs du bétail, loin derrière le chacal et la hyène rayée. C'est ce qui explique que le guépard semble être relativement épargné par la chasse : on ne le tue que s'il s'est rendu coupable de dégâts sur le bétail, et à condition de le voir, ce qui n'est pas chose facile.

Les entretiens indiquent cependant une diminution du nombre de guépards dans le massif de Termit, mais celle-ci serait due non à la chasse, mais à une vague de sécheresse récente (les deux ou trois dernières années).

Les données ethnozoologiques confirment l'indifférence, voir le mépris, des Teda-Daza pour le guépard. L'animal semble absent de la littérature orale : il n'est présent dans aucun des 76 contes, mythes et chants relevés, et où de nombreux autres carnivores apparaissent : en particulier le chacal, le lion, la hyène tachetée, mais aussi la hyène rayée et le fennec. Il n'est le totem ou l'interdit d'aucun clan ou sous-clan, contrairement, de nouveau, au lion et à la hyène rayée. En outre, la plupart de nos interlocuteurs, notamment Teda, ont indiqué que la peau du guépard ne servait à rien. Seuls quelques marabouts et chasseurs azza en ont évoqué des utilisations :

– en amulette, soit pour être invisible – c'est effectivement une caractéristique du guépard –, soit pour devenir chef – il se peut, selon Dragesco-Joffé (*op. cit.* p. 126) qu'elle remplace alors la peau du léopard ou du lion. Ce n'est cependant pas l'un des animaux les plus fréquemment cités pour les amulettes.

– comme tapis de prière (Dragesco-Joffé, *op. cit.* p. 126). « Les marabouts prient dessus pour demander de l'argent au cours d'un voyage », précise un de nos interlocuteurs. Cet usage semble d'avantage répandu chez les Touareg : on peut « vendre la peau à de grands marabouts touareg », précise un autre de nos interlocuteurs. Tous nos interlocuteurs teda et daza rejettent cette utilisation, avec comme explication le fait que le guépard, comme tous les carnivores, est un animal impur pour l'islam.

L'addax (*Addax nasomaculatus*)

L'addax occupe une place plus importante que le guépard dans la culture toubou, mais moins importante que celle d'autres espèces, notamment d'autres ongulés. L'addax est présent dans la littérature orale, mais uniquement dans des chansons qui sont des chansons de chasseurs azza. Nous avons relevé deux chansons sur l'addax, ainsi qu'une sur l'oryx, mais aucune sur les gazelles dama et dorcas. En revanche, l'addax est absent des contes, tout comme l'oryx et la gazelle dama, alors que les gazelles dorcas ou à front roux y sont présentes. De même, l'addax n'est le totem d'aucun clan, contrairement au mouflon à manchettes. En revanche, sa corne peut servir aux amulettes, ainsi que la peau de son petit, qui permet au porteur de gagner en justice. En dehors de ces usages para-religieux, l'addax est curieusement absent des domaines

touchant à l'imaginaire et au surnaturel, et limité à la sphère culturelle de la chasse traditionnelle, celle des Azza. Il est essentiellement un gibier prisé pour sa viande, et il est indéniable, au Niger comme au Tchad, que la chasse traditionnelle a contribué au déclin de ses populations. Ce qui ne signifie pas pour autant que les chasseurs azza ne soient pas conscients de ce déclin et ne puissent pas participer à des projets de protection, notamment face aux chasseurs non-traditionnels (militaires).

Le guépard et l'addax sont, chacun à leur manière, deux espèces assez exceptionnelles dans le monde animal toubou, et elles ne reflètent pas totalement la représentation de la nature traduite par les données ethnozoologiques recueillies sur l'ensemble des espèces.

Le guépard, si fascinant pour nous, n'a pas retenu l'attention des TedaDaza. Et l'addax, une antilope blanche capable de survivre dans les conditions les plus désertiques qui pour nous ferait facilement figure d'animal mythique, est essentiellement un gibier, un objet de chasse. Ce n'est pas le cas de nombre d'autres espèces, notamment toutes celles qui servent de totems aux clans toubou.

Représentation de la faune sauvage

Remarquons tout d'abord que les données sur le statut des espèces recueillies au cours des entretiens sont très proches de nos observations sur le terrain.

En dazaga et en tedaga, sans parler du dialecte des forgerons-chasseurs azza, il existe un lexique animalier riche et précis, et qui s'étend d'ailleurs bien au-delà des grands ongulés et des autres espèces qui peuvent être chassées, et consommées, témoignant d'une connaissance globale et précise de la faune sauvage. Les entretiens montrent aussi que les populations locales détiennent, et se transmettent oralement, un savoir important sur les animaux, leurs habitats, l'évolution de leur populations et leurs mœurs, dont certains ont clairement profité au volet zoologique de la mission.

En outre, l'animal sauvage occupe une place essentielle dans la culture même des Teda-Daza. Au cours de la mission ont été relevés 45 contes, 16 chansons et 15 mythes claniques se rapportant à des animaux sauvages. L'écureuil fouisseur, le chacal et le lièvre, animaux considérés comme « rusés », sont les principaux personnages des contes. Les chansons, essentiellement des chansons de chasseurs azza, évoquent des espèces présentes aussi dans les contes, comme le chacal, la hyène rayée et le lion, mais aussi d'autres, comme l'addax et l'oryx, d'avantage liées à la culture spécifique des chasseurs. Contes et chansons nous en apprennent autant sur la faune elle-même que sur sa représentation par les Teda-Daza. On voit ainsi que même les carnivores qui menacent les troupeaux ne sont pas systématiquement perçus de manière hostile.

Quant aux mythes claniques, il s'agit essentiellement de récits expliquant pourquoi tel animal est le totem de tel clan. En effet, certaines espèces sont les totems protecteurs de clans, dont les membres s'interdisent, encore aujourd'hui, de les tuer et d'en consommer la viande (Tubiana, 1975). L'identité clanique est ainsi fondée non seulement sur un ancêtre commun mais aussi sur un totem, souvent un animal ayant jadis protégé l'ancêtre. Au cours de la mission, 30 clans ou sous-clans ayant un animal pour totem ont été relevés, dont 13 azza, 10 teda et 7 daza. Leurs totems sont la gazelle dama, le mouflon à manchettes, la hyène rayée, le lion, l'autruche, l'outarde, le corbeau brun, la tortue à éperons, le varan du désert et le scinque. Enfin d'autres espèces sont protégées par des croyances concernant l'ensemble de la population, et qui renvoient aux religions préislamiques (Tubiana, 2000a, p. 23-9). Par exemple, les renards, y compris le fennec, sont respectés car considérés comme des génies.

Conclusion

Cette culture unique de l'animal sauvage disparaît peu à peu en raison de l'islamisation (Tubiana, 2000a, p. 37-40), mais aussi de l'impact de la modernité, responsable aussi bien de la disparition de pratiques traditionnelles que de l'extinction de la faune saharienne. Or cette culture pourrait jouer un rôle très positif dans des projets de protection ou de réintroduction de la faune sauvage. Il est aujourd'hui commun de considérer que les populations locales doivent participer à la préservation de leur environnement, mais on se borne souvent à constater les impacts négatifs de ces populations sur la faune sauvage (chasse, pâturage) et à tenter de trouver des compromis entre la protection et les activités humaines, éventuellement de promouvoir les activités qui n'ont pas d'impact sur la faune sauvage. Parfois on cherche à donner aux populations locales des raisons économiques de protéger la faune, en particulier avec le tourisme. Tout cela nous semble relever d'un modèle occidental de développement, et même si on parle maintenant de développement durable, cela reste fortement en contradiction avec les cultures locales.

Jusqu'ici, les Teda-Daza ont été totalement laissés en dehors des différents projets de protection, et c'est l'une des causes de l'échec de la réserve de Wadi Rimé-Wadi Achim, au Tchad (Tubiana, 2003). Aujourd'hui encore, les projets sont conçus par des experts occidentaux, en partenariat non avec les populations locales mais avec l'administration, dont l'autorité n'est pas vraiment reconnue par les Teda-Daza. On est en présence d'une population où l'autorité traditionnelle est très diluée, d'une population coupée en trois par les frontières héritées de la colonisation (avec le Tchad et la Libye), et qui ne se reconnaît dans aucun des trois États.

De nouveaux projets verront sans doute bientôt le jour. Il n'est pas impossible que le massif de Termit et certaines des zones qui l'entourent deviennent une aire protégée dans un avenir proche. Mais ce n'est pas parce qu'une aire protégée sera créée dans cette zone que la faune sera sauvée, et s'il n'y a pas d'aire protégée, la faune ne disparaîtra pas forcément. Il me semble en tout cas fondamental que les projets, aire protégée ou autre, prennent en compte l'importance de la faune dans la culture locale.

On parle de sensibiliser les populations locales à la protection de la faune : il faudrait que cette sensibilisation fasse le lien entre la faune sauvage et la culture, en montrant que la préservation de l'une est aussi celle de l'autre. Pour que la conservation de la faune ne soit plus liée à une modernité venue de l'étranger (d'Occident), il convient d'insister sur les liens entre faune sauvage et culture, et sur la nécessité de préserver l'un et l'autre. Et tout en sensibilisant les populations locales à la protection de la faune, il faudrait sans doute aussi sensibiliser les protecteurs de la faune aux cultures locales. La préservation de la faune ne devra pas être conçue uniquement du point de vue de la science occidentale, mais aussi de celui de la culture de la faune préexistante. Il sera de toute façon très difficile de protéger l'une sans conserver l'autre.

Remerciements

à la Fondation internationale pour la sauvegarde de la faune
et à la Secas (Société d'encouragement pour la conservation des animaux sauvages).

Bibliographie

- D'ARBAUMONT J., 1989 – *Le Tibesti et le domaine téda-daza*. Centre d'études sur l'histoire du Sahara, Paris
- BAROIN C., 1972 – *Les marques de bétail chez les Daza et les Azza du Niger*. Études nigériennes n° 29, Niamey
- CHAPELLE J., 1957 – *Nomades noirs du Sahara*. Plon, Paris (1982) 2^e édit., L'Harmattan, Paris
- CLARO F., SISSLER C. et TUBIANA J., 2002 – *Rapport de mission scientifique au Niger dans la région de Termit*. IRD, Muséum national d'histoire naturelle et Société zoologique de Paris
- DRAGESCO-JOFFE A., 1993 – *La vie sauvage au Sahara*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris
- LE BERRE M., 1989 – *Faune du Sahara*, vol. 2 : *Mammifères*. Lechevalier-R. Chabaud, Paris
- TUBIANA J., 2000a – L'islam et la nature chez les éleveurs du nord-est du Tchad (Teda-Daza et Bèri). *Le Saharien*, n° 153, 154 et 155
- TUBIANA J., 2000b – *Représentation de l'animal sauvage chez les éleveurs (Teda-Daza et Bèri) du nord-est du Tchad*. Mémoire de DEA, Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), Paris
- TUBIANA J., 2003 – Gazelles du Sahara, la grâce piétinée. *Terre sauvage*, 182 : 64-67
- TUBIANA J.,- 2003-2004 – Faune, une vie en enfer, *Terre sauvage*, 190 : 48-55
- TUBIANA M.-J., 1975 – *Interdits de clans et animaux chez les Zaghawa du Tchad et du Soudan : L'homme et l'animal*. 1^{er} colloque d'ethnozoologie, Paris
- WACHER T., NEWBY J., MONFORT S., TUBIANA J., MOKSIA D., HOUSTON W., DIXON A., 2004 – "Sahelo-Saharan Interest Group Antelope Update Chad 2001 and Niger 2002". In CHARDONNET, B. et CHARDONNET Ph. (éd.) *Antelope Survey Update*, n° 9, IUCN/SSC Antelope Specialist Group Report, Fondation internationale pour la sauvegarde de la faune, Paris, France : 52-59

Ouvrage issu du séminaire de Parakou (Bénin), 14-19 avril 2003,
organisé avec le soutien du gouvernement du Bénin, de l'Unesco, de la FAO, de l'IRD,
de la région Centre (France) et de la Banque mondiale

Quelles aires protégées pour l'Afrique de l'Ouest ?

Conservation de la biodiversité
et développement

Éditeurs scientifiques
Anne Fournier, Brice Sinsin et Guy Apollinaire Mensah

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

collection Colloques et séminaires

Paris, 2007

Secrétariat et mise en forme du texte

Nathalie Claudé
Neza Penet
Anne Mouvet
Catherine Noll-Colletaz
Carole Marie

Traduction

Deborah Taylor

Reprise des illustrations

Christine Chauviat

Fabrication

Catherine Plasse

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Photo de couverture

© Julien Marchais, programme Enfants et éléphants d'Afrique – Des éléphants et des hommes « Groupe d'enfants de Boromo en classe Nature, réserve naturelle des Deux Balés, Burkina Faso »

Photo page 2 de couverture

© IRD / Jean-Jacques Lemasson – Sénégal. Vol de Sarcelles d'été (Famille: Anatidés, *Annas querquedula*). Première zone humide d'importance au sud du sahara, le parc national des Oiseaux du Djoudj (12 000 ha) est essentiel pour l'hivernage des migrateurs d'Europe du Nord et d'Afrique de l'Ouest (environ 3 millions d'oiseaux transitent, plus de 400 espèces dénombrées). Classé au patrimoine mondial de l'Unesco (1971) le parc national des Oiseaux du Djoudj compte parmi les premiers parcs ornithologiques du monde.

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2007

ISSN : 0767-2896

ISBN : 978-2-7099-1634-9